

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEUR

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE!

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, M^r. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 21 MARS 1891.

CHASSE-SPLEEN

Dans la vie, tout ne s'achète pas : tout se paye.

L'indulgence est faite tour à tour de bonté et de mépris.

Les femmes moroses n'ont ni fossettes, ni belles dents.

Les gens légers prennent les choses légères au sérieux.

Il n'y a que les poètes qui peuvent rêver sans manger.

Les Chinois ont une queuerieuse manière de porter leurs cheveux.

L'œil et les épaules ont été donnés à la femme pour dire du mal de ses amis.

La fermeté de caractère d'un homme dissimule souvent une grande étroitesse de cœur.

La foule indifférente aux beautés du ciel s'entasse dans les théâtres pour y voir une étoile.

Soyez bons, mais pas assez pour être mangés ; avec un cœur tendre, on est sûr d'encourager l'appétit du voisin.

On ne connaît la valeur du silence que lorsqu'on est devenu assez vieux pour s'exprimer correctement.

Les choses finement pensées donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence et de son goût.

Est-ce parce qu'ils reçoivent quelquefois des injures sans les avoir méritées que les journalistes en adressent souvent à ceux qui n'ont rien fait pour les recevoir.

Les vieux soldats attendent la guerre au printemps, comme les poètes attendent les violettes et les roses ; violettes et roses viennent ; la guerre point... heureusement.

Un Yankee disait pour prière tous les soirs en se couchant : "O mon Dieu ! ne me donnez pas de bien, mais dites-moi où il y en a, je saurai bien en prendre."

Le paroissien qui se plaint de la longueur du sermon est toujours prêt à passer une demi-journée à veiller deux joueurs d'échecs ou de dames qui regardent leur jeu.

Combien les mariages seraient plus heureux si les jeunes filles choisissaient leurs maris avec autant de soins qu'elles en mettent à choisir leurs robes de noces.

Un quatrain peu connu :

Tant de peines pour parvenir ;
Tant d'autres pour se maintenir ;
Tant de travail pour se nourrir ;
Tant de souffrances pour mourir.

On n'a jamais pu savoir si les médecins prenaient leurs vacances en été parce que c'était la saison où les gens se portaient le mieux, ou si ces derniers se portaient mieux parce que les docteurs prenaient leurs vacances.

Un docteur à qui on demandait : qu'est-ce qui serait bon pour les moustiques ? répondit : "Je ne puis me prononcer avant de savoir ce qu'ils ont. Il demanda une piastre pour sa consultation. Et il y a des gens qui prétendent qu'un docteur ne peut jamais apprécier une bonne farce.

A quelque chose malheur est bon



Le père Josoa qui ne voulait jamais marcher avec sa femme parce qu'il se trouvait trop petit, s'est rapproché visiblement d'elle depuis la dernière tempête. C'est un abri commode.

MOTS D'ENFANTS

Le professeur. — Pendant un orage, frottez vigoureusement à rebrousse poil le dos d'un chat ; l'existence de l'électricité vous saute immédiatement aux yeux.

L'élève. — Et le chat aussi, Monsieur !

Deux petites filles sortent de la distribution des prix : l'une chargée de couronnes, l'autre les mains vides.

Arrivée à la porte de sortie, elle-ci, se tournant vers sa compagne :

— Prête-m'en une .. pour dans la rue !

Papa. — Joe, as-tu regardé de l'eau avec le microscope que je t'ai donné ?

Joe. — Oui, papa, et j'y ai vu un tas de petites bêtes. Est-ce qu'il y en a aussi dans l'eau que nous buvons ?

Papu. — Oui, mon enfant.

Joe. — Alors, je sais ce qui chante dans le canard quand il est sur le feu.

Clara, (à sa grande sœur). — Fannie, demande donc à M. Henri s'il n'a pris un parapluie, hier soir, dans le passage ?

Fannie. — Mais, non ! pourquoi l'aurait-il pris ?

Clara. — C'est ce que je voudrais savoir. Je pensais qu'il en avait pris un, parcequ'après que tu as baissé le gaz, il a dit, "encore un de pris," et que tu avais l'air fâchée.

— Oh ! tante Alice, bébé a une dent et il en a une autre qui pousse ; et puis il va en avoir beaucoup d'autres (souponnant). Alors quand il en aura de trop on les lui arrachera comme à moi.

Pierre. — Est-ce qu'il faut que je dise ma prière tous les soirs, avant de me coucher ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Mais si je ne me couche pas de la nuit, je n'ai pas besoin de la dire, pas vrai ?

Maman. — Tout de même.

Pierre. — Pourquoi ?

Maman. — Parce que tu dois demander au Seigneur de te bénir.

Pierre. — Comment me bénir ?

Maman. — Veiller sur toi et te sauver.

Pierre. — Comment me sauver ?

Maman. — Te faire aller au ciel quand tu mourras.

Pierre. — Alors si je le Lui demande, Il le fera ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Comment le sais-tu ?

Maman. — C'est écrit dans les livres saints.

Pierre. — Est-ce qu'ils parlent de moi, ces livres-là ?

Maman. — Ils disent les petits enfants.

Pierre. — Les hommes aussi ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Et les femmes ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Comment le sais-tu ?

Maman. — Maintenant tu vas me faire le plaisir de dormir et de me laisser lire.

Pierre. — Qu'est-ce que tu lis ?

Maman. — Une histoire.

Pierre. — Quelle espèce d'histoire est-ce ?

Maman. — C'est à propos d'un homme, d'une femme et de je ne sais plus quoi.

Pierre. — C'est pas une histoire de vrai ?

Maman. — Non.

Pierre. — Pourquoi que tu lis des histoires qui ne sont pas des vérités ?

Maman. — Si tu me fais encore une question ce soir tu auras le fouet.

Pierre. — Mais je pourrai en faire une demain matin, pas vrai ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Mais je ne dois plus en faire ce soir ?

Maman. — Non, pas une seule, ou tu seras battu.

Pierre. — Alors, je n'en ferai plus une seule ce soir, hein ?

Maman. — Non.

Pierre. — Mais j'en ferai demain matin ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Et tu me battras si j'en fais seulement une autre ce soir ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Mais tu ne me battras pas si j'en fais une demain matin, pas vrai ?

Maman. — Non.

Pierre. — Mais tu me battrais ce soir, dis ?

Maman. — Maintenant tais-toi, tout de suite, si tu me demandes encore quelque chose tu vas recevoir la volée.

Pierre. — Mais tu m'as dit que je pourrais te demander quelque chose demain matin ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Et tu ne me battras pas demain matin ?

Maman. — Non.

Pierre. — Mais tu me battrais, ce soir ?

Maman. — Voilà papa qui vient, sans cela je t'aurais donné le fouet.

Pierre. — Si je t'avais fait une question ce soir ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Mais, je ne te la ferais que demain matin.

RIEN DE SECONDE MAIN

Cliente. — Je désire une bonne paire de bottines.

Marchand. — En voici une, madame, qui a été beaucoup portée cette saison.

Cliente (indignée). — Pour qui me prenez-vous ? est-ce que j'ai l'air d'une femme qui porte des vieilleries ? Montrez-moi des hottines neuves, qui n'ont jamais servi.